

## ...Genèse d'une recherche...

Le 28 avril 1993, le Professeur Maurice LAUDE, Doyen de la Faculté de Médecine d'Amiens, prononçait la leçon inaugurale du 37<sup>e</sup> Congrès du Groupement International de Recherches Stomatologiques et Odontologiques (G.I.R.S.O.). Cette manifestation, présidée par le professeur Hervé BLOCQUEL de l'Université de Lille II se déroulait dans les locaux de la faculté de Chirurgie Dentaire de Lille.

La plupart des chercheurs présents venaient des pays d'Europe; la représentation française était talonnée par les pays d'Europe du sud. La Scandinavie, les pays de l'Est s'étaient aussi associés aux travaux scientifiques. L'Afrique francophone avait aussi apporté sa contribution.

Placé sous le signe du travail et de la convivialité, ce congrès a été celui de la réflexion sur la recherche en Odonto-Stomatologie.

Quelle recherche? Quel chercheur?

A quoi doivent répondre les axes de recherche? Recherche clinique? Recherche fondamentale? ou Recherche appliquée?

Recherche autonome? Recherche de groupe? Recherche individuelle? ou Equipe de recherche?

Il fallait toute la sagesse d'un grand Patron pour répondre à tant de questions.

Il fallait l'expérience et le vécu d'un Homme, Médecin, conscient que l'Odontologie et la Stomatologie avaient besoin d'une recherche pour progresser.

Depuis plus de vingt ans, le Professeur Maurice LAUDE a apporté son savoir, sa patience, son soutien à cette recherche. Quoi de plus normal que de lui offrir cette tribune. La sagesse de ces propos feront comprendre le doute et la modestie qui animent ceux qui veulent devenir chercheur.

Hervé BLOCQUEL.

Messieurs les Présidents, mes chers Collègues, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, c'est avec un réel plaisir de que je prends la parole, ce matin, ici, dans ce même Amphithéâtre Marcel Lemaire de la Faculté d'Odontologie de LILLE, où, il y a 19 ans déjà, notre ami le regretté Michel GOUDAERT accueillait le GIRS...

L'ombre de sa mémoire plane sur ces premiers rangs où il aimait s'asseoir, et je tenais à lui rendre cet hommage en lui faisant ce clin d'œil que j'adresse également aux hôtes successifs de ces lieux, les Doyens Edgar LEPERS, Jacques JUSTIN et Guy VERMELLE, dont l'accueil chaleureux m'a toujours laissé croire que je n'étais pas tout à fait un étranger dans ces murs.

Mon élève et ami le Professeur Hervé BLOCQUEL, Grand Maître d'œuvre de ce 37<sup>e</sup> Congrès, m'a confié la tâche délicate d'ouvrir notre Réunion par une Leçon Inaugurale au cours de laquelle je voudrais faire part de mes réflexions après 33 années de vie hospitalo-universitaire consacrées à l'enseignement, à la recherche et aux soins.

«**Génèse d'une recherche**» m'est apparu comme un thème fédérateur, particulièrement adapté à notre G.I.R.S.O.

La Génèse, dit le Dictionnaire, c'est «... l'ensemble des faits qui ont concours à produire quelque chose...», et la Recherche, dit toujours le même Dictionnaire, c'est «l'action de chercher ce quelque chose...».

Dès lors, il s'agit de mettre en rapport, en relation, la production — et les moyens de production — de la chose, avec l'idée que l'on se fait de la chose.

Mais d'abord, qui dit Recherche dit **Homme de Recherche**, car sans chercheur, il n'y a que «la recherche du Temps Perdu», encore que le temps perdu à la recherche par certains soit, en soi, une forme de recherche!!...

Le chercheur est un homme, ou une femme, curieux de nature et il semble que là encore la femme chercheur ait souvent plus de persévérance dans sa quête de vérité que l'homme, plus de fini, plus de peaufiné, plus de goût du travail complet, ce qui explique peut-être qu'on ait moins de femmes à la tête d'équipes de recherches que d'hommes... Comme si la vision idéaliste de la recherche, l'audace, s'accommodait difficilement avec l'estimable qu'accorde un travail bien fait.

Le chercheur doit être honnête et partant rigoriste dans l'élaboration et le déroulement de sa démarche... Sinon, c'est un farceur, et cela ne signifie en aucune mesure qu'il n'aura pas pour autant les plus grands succès, médiatiques bien sûr, mais aussi parfois scientifiques... Bâtir sur les résultats d'une seule expérimentation sur un seul animal une hypothèse pharmacodynamique de l'action d'une nouvelle molécule tient de l'imposture intellectuelle, mais il y a parfois des traits de génie qui fusent dans l'esprit de certains... Et quand ces idées jaillissent 40 fois par jour, il finit bien, une fois par mois, sinon par trimestre, par y en avoir une de bonne... Alors, y a-t-il dans le rigorisme du septentrion moins de créativité que dans la fantaisie du Midi??

Y a-t-il plus de lumière dans le soleil méditerranéen que dans les demi-teintes des brumes de nos pays?? A voir?? N'est-ce pas René Huyghe qui disait toutes les luminosités des gris? Toutes les variabilités que l'on retrouve d'ailleurs dans l'abord extérieur du chercheur :

Il y a l'enthousiasme, à la faconde proche de la logorrhée, il y a au contraire le triste, l'introverti, enfermé dans la tour d'ivoire de sa recherche, à côté de tout système, familial, social, économique voire éthique, une sorte de marginal, il y a le solitaire, vivant à l'écart, loin des autres dans le calme de son bureau, comme il y a celui qu'une cour de fervents disciples accompagne en permanence...

Le chercheur devrait avant tout avoir une ouverture d'esprit hors du commun, une disponibilité pour toute idée nouvelle, ce qui implique également un sens critique très affiné, et d'autant plus critique pour sa propre recherche.

Le personnage du chercheur est campé, avec sa diversité. Il faut maintenant évoquer le **Thème de la Recherche**, en définir l'axe, en préciser les objectifs et d'abord la genèse de l'idée même de la recherche.

Il en est qui cherchent sur un sujet très limité, dans un domaine très spécialisé, aux confins de la molécule, ceux que, dans les Hommes de bonne volonté, Jules Romains appelle «... *des petits visionnaires constamment empêtrés dans leurs visions...* ». J'ai toujours été admiratif, sinon dubitatif, devant ces exercices de haute voltige des ions, des atomes, expliquant une pathologie, instinctivement persuadé que la Nature n'est pas si compliquée, ou l'est beaucoup plus...

«... *Nous nous imaginons instinctivement qu'en remontant toujours plus haut le cours du temps, nous nous rapprocherons de la zone intelligible du monde. C'est là un mirage... Nulle part...* », écrit Theillard de Chardin, dans l'Apparition de l'Homme, «... *les choses ne sont moins compréhensibles qu'à leur début... La grandeur du fleuve se comprend à son estuaire, non à sa source...* ».

D'autres s'inspirent de la pathologie, de l'observation clinique, de l'épidémiologie, de la constatation de la fréquence, de la répartition d'une maladie, d'un signe, et vont établir tout un programme de recherche pour cerner la cause, pour en expliquer la transmission et pour y adapter le traitement.

Leur démarche est pragmatique, cartésienne comme l'est l'extrapolation de l'observation de la nature dans la construction mécanique : l'aérodynamisme d'un oiseau, l'hydrodynamisme d'un poisson ont servi pour l'épure d'avions ou de bateaux, mais l'architecture osseuse des travées de la mandibule est elle-même très proche de la coque d'un bateau et la résistance aux traumatismes peut alors bénéficier des progrès informatiques énormes des chantiers navals; ceci implique une **connaissance multidisciplinaire**, caractère sur lequel je reviendrai souvent, indispensable néanmoins pour ne pas commettre des bévues regrettables...

Elaborer toute une théorie de récupération de la motricité chez le paraplégique en prenant pour animal d'expérience le mouton, dont on sait qu'il n'a pas de voie pyramidale en dessous du bulbe est une faute de l'esprit qui montre que la générosité de l'idée, le trait de génie, ne suffisent pas pour engager une recherche...

Il faut une culture... C'est long et c'est difficile... alors que le cliquant fait illusion parce qu'il est nouveau. La définition du thème de recherche doit donc être longuement réfléchi... Mais on trouve souvent ce qu'on ne cherchait pas, alors laissons quand même errer à la limite de l'imaginaire la passion du chercheur...

Tout compte fait, l'objectif du chercheur ne serait-il pas de calmer son inquiétude, de rassurer l'être, engagé sur l'inéluctable pente où l'illusion de comprendre, d'avoir enfin compris, n'est qu'un refuge, «... *un bout de lumière qui finit dans la nuit...* » comme l'écrit Louis-Ferdinand Céline?

Mais pour chercher, il faut au chercheur des **Moyens**, encore que l'on soit étonné du peu de moyens dont certains étaient dotés et, qu'à l'inverse, on soit en droit de se poser des questions devant le peu de résultats obtenus par certaines structures de recherches gigantesques.

Les moyens sont, avant tout, des **Moyens en hommes et femmes** de la même bonne volonté, **l'Equipe**.

Elle devrait être, pour moi, diversifiée, complémentaire et ouverte.

Une équipe est riche de la **diversité** des membres qui la composent, et, pour le chef de file, il n'y a pas de plus grande joie, à mes yeux, que de voir s'épanouir des talents variés dans des directions variées, pas de plus grand plaisir que d'avoir des élèves brillants, plus brillants que soi, ayant bénéficié de ce que Theillard appelle... *une évolution de deuxième espèce, la seconde fusée qui repart, avec pour zéro, la vitesse acquise par la première...* ».

L'équipe doit être **complémentaire**, à tous les niveaux, et je voudrais rendre ici un hommage particulier aux personnels, à ceux qu'on ne voit jamais apparaître sur scène, rarement remerciés dans les publications.

Les secrétaires, les techniciens, les laborantins, les informaticiens consacrent des milliers d'heures à l'équipe pour que les Thèses et Mémoires soient de qualité, pour que les tableaux, les courbes, les corrélations soient exploitables, pour que les adaptations du matériel permettent à la manipulation d'être réalisable... Vous pouvez opérer un animal avec toute la dextérité voulue si, dans les suites opératoires, l'animalier ne veille pas, dimanche et jour de fête y compris, sur l'alimentation, sur les conditions de température, sur l'administration des médicaments, votre recherche n'ira pas plus loin: alors un grand merci à ceux que l'on range sous ce vocable souvent anonyme de «petits personnels».

**Complémentaire**, l'équipe devrait l'être de par l'individualisme de chacun de ses chercheurs. Bien sûr, on peut préférer un «état religieux», une chapelle où des fervents disciples récitent tous la même prière dans le sanctuaire, qui parlent tous le même langage, qui répètent tous la même vérité, mais il faut parfois aller prendre l'air ailleurs, écouter ce que d'autres pensent à propos du thème de la recherche et se convaincre, se persuader que la vérité est pluriforme. Il faut, comme l'écrit Flaubert, «... *savoir admirer ce que l'on n'aime pas...* ».

Un tel est plus travailleur, moins créatif, un tel autre est plus brillant mais moins obstiné au travail, un tel est d'une logique implacable, persécuté par la preuve informatique, un tel autre est plus clinicien, plus pragmatique... Chacun aborde le thème à sa façon... «*Avoir des goûts et des métiers différents: c'est la recette même de l'amitié*»... pour André Maurois, et c'est certainement la recette de la solidarité d'une équipe de recherche où ce sont toujours les hommes qui manquent, pas les moyens en locaux, en équipements, en fonctionnement, que l'on finit toujours par trouver.

**Les moyens en locaux** sont certes indispensables. Mais à part certains grands organismes de recherche qui ont leurs propres locaux, ce sont nos structures universitaires et hospitalières qui hébergent la recherche. Les grands organismes

précédemment cités cherchent d'ailleurs de plus en plus à y être logés. Là sont en effet réunies les conditions matérielles de locaux, de fluides, de personnels, de fonctionnement courant, de bibliothèque, d'ateliers, d'animalerie, de laboratoires photographiques, de laboratoires de disciplines voisines, complémentaires, de plateaux techniques dont la proximité est un atout de la réussite.

Nous devons, à ce titre, beaucoup aux hôpitaux et pour rendre un premier exemple, je voudrais évoquer l'imagerie moderne.

Au vu des possibilités actuelles du scanner, de l'IRM, de la reconstitution 4D, nos clichés radiographiques classiques paraissent obsolètes, nos tomographies semblent désuètes, et pourtant... elles ont permis à des générations de chercheurs de pénétrer un peu plus le mystère du fonctionnement normal ou des pathologies. Mais au prix d'un scanner ou d'une IRM, au prix de l'infrastructure informatique y associée pour intégrer la reconstruction de l'image, seuls les CHU ou quelques rares structures comme celle de Compiègne ou de Grenoble peuvent s'offrir de telles possibilités, et là, nous sommes tributaires du bon vouloir des services hospitaliers, en hors d'heure, après la journée, sans trop le dire car nous ne pourrions le payer...

Pour prendre un deuxième exemple, celui de toute recherche à base lésionnelle, elle suppose, au départ, la collecte du matériau. Quand ce matériau est l'organe ou les tissus malades, inflammatoires, infectieux, tumoraux, quand ce matériau est un liquide, il faut aller, avec nos collègues cliniciens, organiser le prélèvement à partir duquel la recherche de l'équipe pourra vérifier l'idée, la théorie qui sous-tend la démarche du laboratoire. Mais encore faut-il, en retour, rendre au clinicien les résultats de la recherche, les confronter avec l'observation quotidienne, avec l'expérience du thérapeute, pour essayer de comprendre et nous retrouvons un caractère primordial, à mon sens, sur lequel je revendrai, la **multidisciplinarité**, qui suppose une grande culture clinique, du type de celle de l'anatomopathologiste.

Les **Moyens en Equipement** sont, eux aussi, indispensables, et ils deviennent de plus en plus lourds dans leur acquisition et dans leur maniement. Je suis entr'autres inquiet devant l'esclavage auquel sont réduites des équipes soumises aux sacro-saints ordinateurs de plus en plus sophistiqués, avec des programmes de plus en plus élaborés par des chercheurs informaticiens qui ne parlent pas le même langage que le chercheur.

Et le plus souvent, c'est le chercheur qui va tomber dans leur jeu, qui va s'imaginer devenir plus fort dans sa recherche en se targuant d'être programmeur: il n'est pas formé pour cela, il n'est pas fait pour cela et l'essoufflement arrive à moyen ou à long terme.

N'allez pas croire que je sois un candide défenseur du crayon et de la machine à calculer. Mais l'ordinateur n'est qu'une forme de machine à calculer plus rapide avec, au bout, un crayon pour dessiner des histogrammes, des courbes, des camemberts et autres formes de scientisme d'où émerge cette fausse vérité qu'est la moyenne mathématique qui ne correspond en rien à la réalité, et au nom de laquelle on a soigné des milliers de patients.

Alors il faut des informaticiens, il faut un carcan de plus en plus lourd, de plus en plus fragile également, parce que «piratable», parce que tributaire de personnels qui sont seuls à savoir faire marcher les machines et qui la bloquent quand ils le souhaitent. Quand cette tornade infernale éclate, on assiste à l'éparpillement de l'équipe...

J'en arrive alors aux **Moyens de Fonctionnement**, aux crédits, à la recherche desquels les directeurs de recherche passent malheureusement plus de temps qu'à la recherche elle-même.

Certaines équipes sont « reconnues », fléchées, étoilées par certains grands organismes, « nomenklatura » de la recherche, hors de laquelle il n'y a pas de salut.

Et pour perdurer, il faut publier, quelques fois le même papier sous des formes variables d'une année à l'autre, mais l'important, c'est de publier... Des almanachs peu consultés s'empilent ainsi sur les rayonnages des bibliothèques et chaque grosse équipe tremble chaque année de voir disparaître une de ses étoiles... Une sorte de Guide Michelin de la recherche. Il faut donc publier, et bien sûr, des papiers en anglais!!... comme si les revues anglo-saxonnes étaient le gotha du monde scientifique... Dans beaucoup de disciplines, y compris celles de la chirurgie de pointe, nos recherches et le niveau de nos chercheurs n'ont pas à rougir de la comparaison avec ceux qui redécouvrent l'Amérique.

Qui plus est, nous sommes souvent très créatifs et, faute de moyens d'exploitation commerciale de nos chercheurs, nos brevets sont rachetés, comme n'importe quelle denrée périssable, par les « buisnessmen » quand ils ne sont pas purement et simplement copiés par le monde asiatique. Le matériel prothétique foisonne d'exemples de ce genre.

A la chasse aux crédits, il y a heureusement d'autres sources de subsides pour financer la recherche.

Il y a le monde de l'Industrie, sous toutes ses formes... Celle qui fabrique des brosses à dent, du dentifrice, celle qui fabrique un agrégant plaquettaire, celle qui tire bénéfice des outils ou du matériel technique, celle qui fabrique des prothèses, celle qui vit de la commercialisation d'un médicament, l'industrie pétrolière...

Il y a le mécénat de grands organismes nationaux, chemins de fer, automobiles, réseaux autoroutiers, électricité, armée, industries nucléaires, moyens de télécommunications... là aussi le chercheur doit être inventif...

Les collectivités locales, départementales, régionales, sont ouvertes aux projets bien construits autour d'un thème de recherche original.

Là encore le monde hospitalier est partie prenante et la décision de consacrer un peu du taux directeur des Hôpitaux à la recherche clinique vient d'octroyer, à une dizaine d'équipes, renouvelables 3 ou 4 ans, des sommes mirifiques.

Des bourses de recherche, des stages dans les laboratoires étrangers, permettent à des jeunes chercheurs d'aller voir ailleurs ce qui se passe et, paradoxalement, ce ne sont pas les moyens financiers qui manquent le plus, ce sont, avant tout, les chercheurs.

Je voudrais, à ce propos, m'arrêter sur les **Conditions Scientifiques de Recrutement des Chercheurs**, sur un certain nombre de barrières qui sont dressées à l'entrée des laboratoires et à l'endroit desquelles je voudrais émettre quelques réserves.

Qu'il faille des certificats de maîtrise pour renforcer la connaissance de base dans la discipline d'exercice du chercheur potentiel, soit.

Mais qu'ensuite on l'oblige à préparer des Diplômes d'Etudes Approfondies puis des Doctorats dans des sections totalement inadaptées à son devenir, je n'en vois pas l'utilité. Certains de nos jeunes collaborateurs chirurgiens sont ainsi contraints de passer un an « à la paillasse », comme disent les savants, loin des malades, loin du bloc opératoire, de la garde, en un mot de leur métier, pour s'adonner aux joies de la méthodologie de la recherche, l'art pour l'art, sans aucun rapport avec leur future profession. Il serait urgent pourtant de les perfectionner en microchirurgie, en mise au point du matériel, de prothèses, en chirurgie endoscopique, en prise directe avec la réalité.

C'est dans le raisonnement qui a conduit à la mise en place de ce véritable parcours du combattant du jeune chercheur qu'il y a quelque chose d'erroné. C'est peut-être pour garder la prééminence des Chapelles, qui restent de plus en plus fermées sur elles-mêmes, mais la recherche se prive ainsi de beaucoup de matière grise, de potentiel créatif.

Je pense aussi, sincèrement, qu'il faut intégrer à nos recherches, à l'élaboration de leurs protocoles, à leurs réalisations, des non médecins, des paramédicaux au sens large du terme.

Dans l'analyse du comportement musculaire, les rééducateurs ont une expérience quotidienne riche d'idées. Dans l'élaboration, la conception d'une nouvelle prothèse, les appareilleurs ont une approche pratique essentielle dans ce type de recherche.

Si l'on s'en était tenu aux canons rigoristes de la recherche, beaucoup d'odontologues n'auraient pu mener à bien des travaux remarquables, dont la notoriété est maintenant reconnue de tous, y compris de ceux qui pourtant leur refusaient l'entrée de leurs laboratoires. J'ajouterai que ce sont presque toujours des travailleurs acharnés, qui veulent prouver leur valeur et qui sont parfois plus rentables que certains personnels institutionnalisés de la recherche.

Et combien de chercheurs sont des gens enthousiastes, de conditions d'exercice très variées, vétérinaires, odontologues, pharmaciens, généralistes libéraux qui sont des passionnés, qui se coltinent avec des problèmes d'élevage d'animaux, d'endémies qui ravagent leurs lots d'expérimentation, qui, partis d'une idée en découvrent une autre en chemin, en parlent avec d'autres chercheurs, venus d'autres disciplines qui, spontanément, proposent leurs services, complémentaires, sans espoir de promotion, sans poste à la clef et surtout sans l'ombre d'un bénéfice pécuniaire, au contraire!! La recherche, c'est aussi cela!!!...

**Le But de la recherche, son Devenir**, m'amène maintenant à une réflexion de fond, dans nos disciplines, sur la nécessaire **Application Clinique** de nos travaux. Toute recherche ne doit pas, initialement, comporter ce volet, que l'on pourrait qualifier d'utilitaire, mais celui-ci doit être sous-jacent, sous peine de mener l'équipe à se refermer sur elle-même, à la condamner à la sclérose.

Il ne faut pas forcément, comme l'avait formulé en son temps un de nos Chefs d'Etat, avoir « des découvreurs et pas des chercheurs », mais il faut pouvoir répondre, à propos du thème de la recherche, « à quoi cela peut-il servir ? ».

Quand Williams, sur *Platysamia cecropia*, a démontré que la diapause — durée de 5 mois qui sépare la dernière mue nymphéale de la mue imaginale — pouvait, par l'exposition à 5°, être raccourcie de 3 mois, il ne se doutait pas que, à partir des travaux de Bonhiol sur le bombyx, l'industrie de la soie allait, entre les mains des japonais, faire des profits énormes à partir de ce résultat de leur recherches.

De même, l'isolement de l'ecdysone  $\alpha$  et  $\beta$  par Karlson et Butenandt, des corps cardiaques et des corps allates juxta-cérébraux des Insectes, servira peut-être, un jour, à la recherche cancérologique?

Je ne suis pas sûr que celui qui a trouvé la fibre optique, la transmission de la lumière froide, se soit préoccupé de ses applications, mais si l'on monte des sondes endoluminales jusque dans les plus petites artères du cerveau, c'est bien grâce à lui.

Mais la **Complémentarité Clinique** est d'abord satisfaisante pour le malade bien sûr, pour l'équipe ensuite, qui comprend pourquoi elle travaille, enfin pour l'esprit même de la recherche au nom de cette **multidisciplinarité** qui en fait un bouillon de culture permanent.

Les cliniciens ont trop souvent et trop longtemps été considérés comme des amateurs plus ou moins éclairés, des « chercheurs du dimanche » par les professionnels de la recherche dont le statut leur vaut, parfois, en retour, des qualificatifs inattendus.

L'expérience acquise en clinique, auprès du patient, quelle que soit la spécialité, éclaire d'un jour différent l'absolutisme de la pratique de laboratoire. On peut plus facilement irradier un lapin tous les jours, à heure et à doses fixes, qu'un malade porteur d'une néoplasie buccopharyngée. Extrapoler l'expérimentation animale à l'homme n'est pas si simple.

Ceci me permet encore de suggérer une **incitation aux recherches cliniques en horizontal plutôt qu'en vertical** et je m'explique: les études verticales sont des « flash du moment », donnant une moyenne d'une constante au temps  $t$ , débouchant sur de fausses vérités dont l'application pratique est ce que Voltaire appelait «...une déesse inconstante, incommode... qui paraît, fuit, revient et naît en tous les temps... Protée était son père et son nom est la Mode... ».

La cœliochirurgie en est une illustration parfaite. Les chirurgiens osseux s'en étaient aperçus les premiers et les chirurgiens digestifs commencent à publier les ennuis secondaires de ce qui est apparu comme une révolution dans la technique opératoire, expérimentée d'ailleurs par un gynéco-obstétricien pour la première fois... Lui non plus n'était pas venu pour cela!!... Je veux donc dire que **le temps, seul**, permet de juger de la valeur du résultat de la recherche... Toutes les techniques de lithotritie ont connu, de la même façon, une apogée d'où la chute a été d'autant plus douloureuse.

Je donne, personnellement, plus de valeur à une **recherche horizontale**, faite sur une population identique suivie pendant des décennies. Bien sûr, il faut pour cela des banques de données exploitables, recueillies par nos prédécesseurs et c'est l'avantage des équipes qui ont un passé et une continuité dans la recherche. Seules ces études permettent de voir ce que l'évolution réserve aux théories les plus fracassantes. En matière de croissance crânio-faciale, c'est particulièrement démonstratif et cela ne fait que nous rendre plus humbles dans nos assertions faites à partir de constatations verticales, toutes populations mélangées.

Nous menons actuellement une recherche sur le rôle des sutures de la voûte crânienne dans la croissance, avec, comme idée de départ, d'aider à la compréhension et au traitement des crâniosténoses. Le modèle expérimental choisi est le lapin; nous prenons de jeunes lapereaux nouveau-nés de quelques jours pour les opérer en bloquant les sutures, ou en les stimulant en compression ou en distraction, en prélevant ensuite ces sutures pour une étude histologique fine, après radiographies aux différents temps de l'expérience.

Nos Collègues spécialistes en biomatériaux, pour les colles de tissus, sont intéressés de même que les mécanistes jonglant couramment avec les jauges d'extensiométrie; il faut, bien sûr, la collaboration étroite avec les cytologistes spécialisés en marqueurs de cellules, des radiologues mais c'est sans compter avec la lapine mère, laquelle, nous dit l'animalier — ce que confirment nos collègues des Ecoles Vétérinaires — mange les 3/4 de ses petits avant le 9<sup>e</sup> jour, en cage au laboratoire... Est-ce le stress?? Sont-ce les régimes alimentaires déficitaires en protéines qui expliquent cette autophagie??

Et puis certaines sutures en biseau ne réagissent pas comme d'autres sutures en bout à bout et pas encore de la même façon que les sutures en dents de scie! et nous voilà devant un problème d'anatomie générale... C'est dire **l'esprit multidisciplinaire** de la recherche, même et surtout à point de départ clinique: elle suppose des connaissances morphologiques, mécaniques, chimiques, pathologiques. Elle requiert la connaissance de la fonction, du comportement

neurofonctionnel et partant de la phylogénèse sous peine de vouloir, par extrapolation, faire mastiquer les enfants comme les rats de laboratoire, ce qui est une hérésie.

Ce caractère **multidisciplinaire** est une des raisons d'exister et d'espérer de notre G.I.R.S.O. C'était un des principes de BRABANT quand il a fondé le G.I.R.S., me rappelait encore Max BRICHARD il y a quelques temps.

Nous sommes des gens d'horizons divers, de pays différents, de cultures variées et de mentalités polymorphes. Nous avons cette condition d'amitié énoncée par André MAUROIS «... *des goûts communs et des métiers différents...* », une même passion, la **recherche**.

Comme ne pas évoquer les travaux anatomiques de notre regretté René KETELBANDT, ceux de nos amis yougoslaves, le Monténégrain Obrad Obradovitch, Piscevich, Terzich, qui nous avaient si cordialement reçus à Dubrovnik, dans cette Draguse si durement touchée par la guerre.

Comment ne pas évoquer les études histologiques de Maurice BOUYSSOU et de l'Ecole Toulousaine, ceux de ZEROSI et des Ecoles Italiennes, les travaux d'Anatomie Pathologique de KLEES le luxembourgeois.

Combien d'autres, à l'image du minéralogiste MOSEBÄCH et de ses travaux sur les cristaux d'apatite, sont venus, à une période de leur carrière, faire profiter le G.I.R.S.O. de leurs conceptions de la recherche.

D'autres équipes sont là pour prendre la relève et si j'ai pu paraître, à certains, le Candide de la recherche au travers de ces réflexions générales sur une tranche de vie, je suis confiant et toujours enthousiaste.

Nous savons tous ici, que compte moins l'œuvre que l'expérience de sa recherche, et que, à la recherche de la vérité,... ce qui compte,... c'est la recherche... pas la vérité...

Merci de votre courtoisie.

Au G.I.R.S.O., Lille,  
le 28 avril 1993

Professeur Maurice LAUDE.